

Extrait de roman

Harry Bernard

Volume 6, Number 6 (36), November–December 1964

L'âge du siècle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30006ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bernard, H. (1964). Extrait de roman. *Liberté*, 6(6), 429–436.

Extrait de roman

Fils d'un cultivateur pauvre, qui savait lire et n'en abusait pas, Lefrançois ne se vantait point d'une jeunesse insouciante et dorée. Orphelin à dix ans, un oncle le recueillait chez lui, homme malade et triste, curé dans le diocèse de Joliette. Dans le même temps, ses frères et soeurs entraient à l'hospice. Le prêtre s'empressait de l'expédier au collège, tant pour sa formation que son propre repos, la turbulence et les jeux du garçon chambardant l'atmosphère placide du presbytère.

L'enfant servait la messe pendant les vacances, bredouillant les paroles latines, soignait les poules et sarclait le jardin, quand il ne s'échappait pas pour courir les champs. Le chien d'un voisin, roquet intelligent et laid, le suivait dans ses randonnées. Il revenait à la tombée du jour, sale et fatigué, fier d'un lièvre attrapé au collet ou d'une jeune grive tombée sur le sol, les ailes trop courtes pour voler. Le long de la rivière, il cueillait des sautillaires ou de l'herbe à brochet, aux fleurs d'un si beau bleu, prenait des grenouilles aux cuisses charnues, qu'on disait bonnes à manger. Il levait aussi les butors rusés qui se tiennent immobiles dans l'eau peu profonde, la tête et le bec en l'air, disparaissant parmi les herbes qui les cachent.

Les années passèrent.

Un jour vint où l'étudiant quitta le collège, bachelier comme d'autres, et l'oncle fut désappointé d'apprendre qu'il ne se destinait pas au sacerdoce. Il eut le bon esprit de ne pas s'en plaindre, ni l'accabler de reproches.

- J'avais cru, dit-il, que tu prendrais la soutane...
- Ce n'est pas mon goût. Pourtant, j'y ai pensé.
- Alors, que vas-tu faire?
- C'est difficile... Un médecin, si vous croyez...

— Cela t'intéresse?

— Oui. Qu'est-ce que vous pensez?

— Deviens médecin. C'est pour toi, non pour moi. Je ne contrarierai pas ta vocation. La médecine, c'est un sacerdoce à sa manière. Enfin...

Quand il disait avoir songé à la prêtrise, Lefrançois ne mentait pas. L'éducation reçue, son goût de l'étude et des livres, certaine disposition au recueillement, à la méditation ou à l'analyse, le marquaient peut-être pour le ministère? Si l'on y ajoutait, surtout, sa curiosité des problèmes sociaux et la compassion qu'il se découvrait, parvenu à l'âge d'homme, pour les détresses autour de lui.

Il joua quelque temps avec l'idée d'une carrière ecclésiastique, puis la rejeta. Toutes choses pesées, il optait pour le monde et ses pompes, ses risques. Ne sentant pas l'appel en lui, refusant peut-être de l'entendre, il choisirait par contre, dans l'ordre humain, la profession qui lui semblait exiger le plus de détachement et d'abnégation.

A l'époque, l'oncle devenait une espèce de tendre à la larme facile, à la sensibilité à fleur de peau. Le cœur lui remontait à la bouche, à la moindre contrariété. Il devait, quelques années plus tard, succomber à une syncope.

En apprenant la décision de ce neveu élevé comme un fils, instruit par ses soins, le vieillard essuya un pleur furtif, pris, renifla, se moucha pour se donner contenance, puis essaya de n'y plus penser. Il m'interviendrait pas en matière aussi personnelle.

— Tu sais ce que tu veux et tu es libre. Je me reprocherais de t'orienter dans une voie qui n'est pas la tienne.

— Je vous remercie.

— Je vieillis, je prendrai bientôt ma retraite. Dans deux ou trois ans... Tu seras médecin et tu me soigneras dans mes dernières années. Tu me prépareras à mourir comme je t'ai préparé à vivre.

— C'est un marché?

— Ce n'est pas un mauvais marché.

A peine conquis le parchemin qui le proclamait *medicinae doctor*, médecin des corps sinon des âmes, Lefrançois se maria.

Une femme passa, qui lui sourit, et il ne sut pas résister. La clientèle n'affluait guère, dans les premiers temps. Il gagnait peu

et, de mois en mois, se demandait où découvrir l'argent du loyer. On finissait par mettre ensemble les deux bouts. La barque voguait, même si la voile se gonflait peu.

On célébra l'arrivée d'un enfant, puis celle de trois autres, en rapide succession. La famille et son travail absorbaient le jeune praticien. Les ressources augmentaient avec les charges, et les difficultés des débuts se perdirent dans le souvenir. L'oncle était mort depuis longtemps.

Lefrançois se croyait comblé, autant qu'il est permis sur terre.

Mais le chancre naissait, qui allait ronger en pleine chair. Il ne s'en doutait pas, mais sa femme était malade. Atteinte d'un mal contre lequel la médecine ne peut rien. Jalouse. Quand il s'en aperçut, le mari comprit qu'elle ne guérirait pas. Car la jalousie est incurable, comme le cancer. Une affection du coeur et de l'esprit, un déséquilibre mental, fibrôme du sentiment. S'il reste vrai que l'amour, exclusif de sa nature, entraîne la jalousie, celle-ci se tempère et se vainc, chez les êtres sains, normaux, par le raisonnement et la confiance mutuelle, l'oubli de soi. Ceux qu'elle domine multiplient autour d'eux les misères, avant qu'ils ne se détruisent eux-mêmes par la bassesse de leur égoïsme.

Il y a, dans le *Pauca meae* de Victor Hugo, un alexandrin aussi lamentable que désespéré: *Oh! je fus comme fou dans le premier moment!* Ce vers aux résonnances romantiques, plein de douleur humaine, Lefrançois se l'appropriait plus d'une fois, au cours des années qui suivirent l'effondrement autour de lui. Il n'acceptait pas le coup qui anéantissait son univers intime, n'arrivait pas à y croire. Il lui semblait vivre un cauchemar, dont chaque matin le délivrerait. Mais l'accablement du jour ne faisait que prolonger celui des nuits.

Vingt ans après, il ne se réconciliait pas avec la réalité: le vide de son existence, le monde désaxé de ses enfants, la solitude sans soleil où il errait. L'apparente liberté dont il jouissait, totale et sans restrictions, au sens où l'entendent ceux qui l'assimilent à la licence, lui pesait à l'égal d'une prison.

Vingt ans après, il revivait les scènes qui annonçaient la rupture et la provoquèrent. Il se demandait si un mot imprudent de sa part, une impatience, une maladresse dans l'argumentation, peut-être un réflexe de défense, n'avait pas précipité l'issue qu'il devait prévenir, et qu'il n'avait pas su. Jusqu'à quel point

était-il responsable du gâchis dont il restait le centre, ou ne l'était-il point? Il ne savait pas.

Cette histoire de Marcelle Chaumont, par exemple? Avait-il manœuvré avec à-propos et sagesse, quand il en avait eu la révélation?

Il se souvenait de piqûres d'épingles et d'insinuations, d'accusations qu'elle lui valait. Il tombait alors des nues, écoutant plaintes et reproches, n'était jamais revenu de l'astuce et de la perfidie mises en oeuvre pour le confondre.

Depuis quelque temps déjà, il s'apercevait que les choses changeaient chez lui et que sa femme aigrie, peut-être souffrante, manifestait une nervosité qui n'augurait rien de bon. Il se demandait si cet état était passager, ou s'il sous-entendait un ébranlement dû à une cause physique. Il songeait même à consulter un confrère spécialiste quand la bombe éclata, le laissant plus étonné que désespéré ou meurtri.

Il arrivait à la maison après une journée remplie, plus fatigué que d'ordinaire, incertain de pouvoir manger entre les appels téléphoniques et un accouchement à prévoir au cours de la nuit, ou le lendemain.

Comme il s'approchait de table, il ne put ne pas remarquer l'humeur sombre de sa femme, ni l'aigreur de ses paroles. L'orage menaçait. Il essaya en vain de le détourner, ignorant d'où soufflait le vent. Pour dire quelque chose, il parla d'un client vu dans l'après-midi, et que la famille connaissait depuis des années.

— Tes clients, tu peux en raconter sur eux! Et tes clientes?

— Que veux-tu dire?

— Tu le sais comme moi! Si tu penses que j'ai les yeux fermés, que je ne vois rien, tu te trompes! Je sais ce que je sais. Si je ne dis rien, ne va pas croire que j'ignore ce qui se passe.

Il resta figé, n'en croyant pas ses oreilles.

Que prenait-il à sa femme? Où voulait-elle en venir?

Il finit par répondre:

— Si tu voulais t'expliquer? Je ne sais ce qui a pu t'offusquer, de près ou de loin, dans mes relations de médecin à malades...

— Tu ne sais pas, c'est ça... Tu ne sais rien, les hommes ne savent jamais rien! Ils ont carte blanche partout. Les mains

blanches aussi. Ils sont les seuls à ignorer ce qui, pour les autres, est le secret de Polichinelle...

Les bras lui tombèrent du corps. Le discours dont il était l'objet contenait de perfides allusions, sur la nature desquelles il ne se sentait pas fixé, et il crut qu'il se fâcherait. A tort, mais avec quelle injustice ne l'attaquait-on?

Il dit, non sans humeur:

— Si tu n'es pas plus raisonnable, passons à d'autres sujets. Ou laisse-moi tranquille! Quand tu sauras ce que tu veux, tu me le diras.

— Ce que je veux!

Elle bondit ou presque, la voix tremblante, les yeux luisants de colère.

— Ce que je veux, ce que je veux... Tu as beau être médecin, t'enfermer avec tes malades, tu n'as pas besoin de les garder avec toi pendant des heures. Les femmes, surtout! Tu prends, par exemple, cette petite Chaumont, cette blonde fadasse à la crinière teinte! Quand elle est venue hier, elle n'est pas restée moins de vingt minutes, seule avec toi, et à parler de quoi? Je te le demande... Je ne suis pas aussi simple que tu penses, ou que j'en ai l'air! Tu ne me feras pas croire qu'il faut vingt minutes, ou une demi-heure, pour exposer ses bobos au docteur et obtenir une ordonnance! Et qu'est-ce qu'elle a, ta Marcelle Chaumont? Elle n'est pas plus malade que moi!

— Sur ce point, je te donne raison.

— Tu n'insinues pas que je deviens folle, non? Je vais te montrer si je suis folle! Tu vas t'apercevoir que j'ai ma tête, que j'ai même de la tête pour deux... Et c'est tant mieux, car il est évident que tu perds la tienne, ta tête! Si tu savais ce qui se dit dans ton dos...

— Ce qui se dit?

— Oui, ce qui se dit... Et c'est humiliant pour moi, au point que ce n'est plus viable! Ne va pas croire que je vais endurer plus longtemps... J'en ai assez et cela va finir, ou bien...

Lefrançois la regardait, médusé. Sa femme, sa propre femme, qui se permettait une crise de jalousie! Elle était jalouse, et des patientes qui se présentaient à son cabinet. C'était du propre! Quoi de pire pour un médecin? Quand on sait que la moitié ou les trois-quarts de la clientèle se composent de person-

nes du sexe! Les unes malades, les autres moins, les autres affligées des malaises, des infirmités propres à leur nature, les autres sujets d'étude et de surveillance pour le gynécologue.

L'homme se prit la tête entre les mains.

Non, ce n'était pas possible. Et lui qui, jusque là, se félicitait de ne point voir sa vie à demi gâchée, comme tel et tel de ses confrères, par une femme atteinte de jalousie! Il n'y comprenait rien. Car rien, dans le passé, ne laissait soupçonner ce qui lui apparaissait maintenant dans une lumière crue. Ou plutôt, il se rappelait certains incidents, des mots étranges, à signification équivoque, des regards chargés d'une lueur plus ou moins trouble, dont il se demandait la raison, mais auxquels il ne s'était pas arrêté dans le temps, n'y accordant pas d'attention, ou estimant que peut-être il les imaginait.

Michelle avait dû prendre sur elle, pendant des années, pour ne pas se trahir. A force de volonté, de dissimulation ou d'hypocrisie, elle réussissait à cacher le mal qui la rongait. Parce que cela l'eût humiliée de se révéler, ou parce que, n'exposant pas ses positions, il lui était plus facile d'observer et d'épier, d'interpréter à sa façon, selon le sens qui lui convenait, les mots et les gestes susceptibles de justifier ses soupçons, mal fondés ou non, et d'étayer la thèse qui se formait en elle.

Cette retenue ne pouvait toujours durer. La digue se briserait un jour, et le flot des rancœurs accumulées, des refoulements, des mesquineries entretenues et enjolivées, se répandrait comme l'eau des lacs à la fonte des neiges, capable d'inonder, détruire, tuer sur son passage.

Cela venait de se produire.

Le premier acte d'un drame se jouait, dont il n'y avait pas à prévoir le dénouement. Les conséquences, les suites, les conclusions à craindre n'apparaissaient pas dans une claire lumière, mais elles ne présageaient rien de bon, ni d'heureux.

Lefrançois leva les yeux.

Michelle triomphante le contemplait, sûre d'elle-même, convaincue d'avoir frappé un coup d'importance, attendant avec un calme félin la réponse à sa diatribe.

Il se contenta de demander:

— Es-tu sérieuse? As-tu songé à ce que tu viens de dire?

— Si je suis sérieuse! Tu n'as pas besoin d'en douter. Je sais tout et je te dispense d'explications. Marcelle Chaumont...

— Encore elle?

— Elle n'est pas la seule!

Il voulut rire, mais il s'aperçut que Michelle pleurait.

Qui était cette Marcelle qui lui valait un pareil coup?

Une anémique comme il en est, un peu névrosée, au bord de la neurasthénie, qu'un ami lui avait envoyée, ne pouvant lui-même gagner sa confiance. Car celle-ci, souvent, se montre plus efficace que les médicaments chez les hyper-sensibles et les émotives, dont les multiples problèmes sont surtout d'origine suggestive. Il traitait la jeune fille depuis quelques mois, au meilleur de sa connaissance, et commençait de craindre qu'il ne pourrait lui venir en aide.

Il se leva de table.

— Tu n'as pas fini?

Michelle s'essuyait les yeux.

— Oui, j'ai fini. Le dessert que je viens d'avaler me dispense de l'autre. C'est le cas de dire que tu m'as coupé l'appétit.

— C'est ta faute, pas la mienne...

— Je te prierais, à l'avenir, de réfléchir avant de parler. Je n'essaierai pas de me disculper, parce qu'il n'y a pas matière. Je crois que tu es la proie de ton imagination... Si tu veux, tournons la page. Il y a, dans la vie, plus important et plus pressant. J'ai à travailler, la soirée ne faisant que commencer.

Il essayait de se montrer calme, mais il était bouleversé. Michelle se mêlant d'être jalouse, il ne voyait pas la fin de ses misères. Tant pour ses enfants que pour lui, pour tous ceux de son entourage.

Il comprit alors et plaignit, mieux que jamais dans le passé, ce grand-oncle dont on parlait dans la famille, frère de son aïeul maternel, médecin comme lui, obligé de renoncer à sa carrière, de la briser à ses débuts, à cause de l'aveugle jalousie de sa femme. Epié par sa légitime, interrogé sur ses allées et venues, ses sorties diurnes ou nocturnes, sommé de rendre compte du moindre geste, il ne savait sur quel pied danser. Vraie furie, la femme guettait l'entrée des clients, collait l'oreille aux portes, regardait par les serrures, entrait à l'improviste dans le cabinet de consultations, pour le désagrément ou la confusion des personnes qui y racontaient leur histoire secrète. De guerre lasse, le grand-oncle abandonnait l'exercice de sa profession

pour un poste peu rémunéré de fonctionnaire. Harassé de soupçons et questions, vieilli avant l'âge, il mourait à cinquante ans, amer et pauvre, laissant une veuve plus jalouse qu'aux premiers jours. Il y a lieu de croire qu'elle désirait partir avant lui, pour s'assurer qu'il ne se hasarderait point à faire de l'oeil aux vierges du paradis. Elle le suivit de près dans la tombe, et l'on essayait de s'imaginer la tête du pauvre homme, quand elle passa la grille de saint Pierre.

L'aventure du grand-oncle lui paraissait ridicule, et il se vantait qu'à sa place il aurait bravé l'orage, pour ne pas compromettre sa carrière. Il ne pensait pas alors qu'il deviendrait victime de la même persécution. Du jour au lendemain, ce qu'il tenait pour de la haute fantaisie se muait pour lui en réalité redoutable.

Il se dit qu'il exagérerait, que Michelle aussi exagérerait, qu'elle avait un accès d'humeur et qu'il passerait, que l'existence reprendrait son cours normal. Quand il rentra pour la nuit, rien chez sa femme ne rappelait la scène du dîner.

Mais dès le lendemain, Marcelle Chaumont lui téléphonait. Elle était souffrante, le priait de passer chez elle. Il hésitait à répondre, se demanda si sa voix ne tremblait pas. Il finit par dire qu'il essaierait d'aller la voir, mais qu'il ne faudrait pas l'attendre après dix heures.

Harry BERNARD

M. Harry Bernard est directeur et rédacteur en chef, depuis 1923, d'un journal dont on dit qu'il est le doyen des journaux français du Canada.

Docteur ès lettres de l'Université de Montréal, membre de la Société royale du Canada, M. Bernard est l'auteur de treize ouvrages dont sept romans.

Nous publions ici quelques pages d'un roman inédit.